

Aristide s'était appliqué surtout à faire sentir sa reconnaissance pour l'intérêt qu'on lui témoignait. Dès qu'il fut guéri, il alla rendre toutes les visites qu'il avait reçues.

Chez les autres, ce jeune républicain, peu fait jusqu'alors à l'usage des salons, se trouva moins à l'aise que chez lui, dans son rôle de convalescent. Mais son effet était produit, et le léger embarras qu'on pouvait remarquer dans ses manières fut mis au compte de la diplomatie. On pensa qu'il craignait par une attitude trop nette, tantôt de s'engager, tantôt de blesser les gens qu'il venait voir.

Bernier avait le juste instinct de sa situation. Il comprit que désormais son rôle était changé à Sarlat. On le vit moins au café. Il parla peu et sans violence. Au contraire, il affecta la retenue, comme quelqu'un qui réserve sa pensée.

Alors on se demanda d'où venait ce changement, et chacun l'interpréta dans un sens favorable à ses opinions. De plus en plus, la confiance allait à lui, et tous se flattèrent secrètement de conquérir ce révolté, qu'on eût laissé bien longtemps faire antichambre à la porte de l'indulgence s'il s'était soumis à l'opinion, dès l'abord, au lieu de la braver.

On lui confia quelques causes. Il les gagna. On vint le consulter. Comme il était instruit et intelligent, il conseilla juste.

Bientôt son cabinet eut une notoriété dans l'arroudissement.

Dans tous les camps, Aristide Bernier fut respecté. On ne précisait rien, mais on le regardait comme un homme d'avenir.

Un jour alors, après le gain d'un procès important, M. Bernier père dit à son fils :

—Maintenant, mon cher Aristide, tu peux sans crainte demander la main de mademoiselle Joséphine Allard...

Ah ! malgré le flegme extérieur sous lequel Aristide cachait son ambition, comme il bondit à cette proposition !

—Eh ! je ne veux pas me marier, mon père ! s'écria-t-il.

—Pourtant, mon cher fils, il en est bien temps. Tu as trente ans passés...

—Qu'importe ?

—Mademoiselle Allard en a vingt-sept et demi.

—Mon père, laissez, je vous en conjure, mademoiselle Allard !

—Elle ne te plaît pas ?... Pourtant...

—Mais personne ne me plaît. Je ne veux pas me marier.

Il n'y fallut pas revenir. Depuis qu'il avait pris une importance à Sarlat, Aristide, par sa tenue, par sa réserve, par les profondes pensées qu'il semblait renfermer sous son silence, tenait en respect même ses proches. Son père, en lui donnant sa confiance, semblait avoir tacitement abdiqué en ses mains. Sa mère était fière de lui. On n'osa plus l'interroger ni sur ses sentiments, ni sur ses projets.

X

Ce duel avait aussi donné une certaine consistance au chevalier de Rouvenac.

Quelques-unes des familles aristocratiques de la ville lui firent accueil. C'était une récompense qui semblait

due au bravo qu'on ne payait pas, mais ce n'était pas une adoption. Mille détails l'indiquèrent au chevalier d'aventure, qui se sentait à demi reconnu, à demi désavoué par son parti.

Toutefois ce frottement avec la bonne société donna aux façons du chevalier le poli qui leur manquait. En deux ans, le beau garde-français que nous avons vu levant sur la petite ville sa contribution de guerre était devenu, à l'extérieur, presque un gentilhomme.

Grand, hardi, bien découplé, l'œil vif, la moustache retroussée, portant désormais avec une égale élégance la livrée du salon et le costume de chasseur, le chevalier fut complet lorsqu'il eut emprunté au monde un vernis d'urbanité.

Alors son ton offrit un singulier mélange de courtoisie et d'impertinence. A la fois hautain et obséquieux, toujours plein d'audace, il glissait ou coupait toutes les hostilités en allant au-devant. Personne, dans le pays, n'avait d'estime pour le chevalier, mais, sous son regard froid et hautain, tous les yeux se baissaient. A sa parole incisive et mordante, on trouvait difficilement une réplique. Il se retranchait aussi derrière une sorte de cuirasse morale qui défendait son fort intérieur contre toutes les investigations, et sur laquelle glissaient les armes inoffensives comme sur une surface d'acier poli.

Ce n'était pas un être pourvu de cet arsenal de forces qui pouvait borner ses espérances et ses appétits à vivre à Sarlat d'un cheptel de fusils.

Lui aussi voulait aller à Paris ! non pas pour parvenir au premier rang et monter au pouvoir, mais pour mener largement la grande vie. Il lisait avec la fièvre l'histoire de ces fortunes soudaines, faites à la Bourse et dans l'industrie, que racontaient les journaux de cette époque ; et, tandis qu'il arpentait une gare en tirant aux lapins, il se voyait en rêve dans un cabriolet rapide, dont les roues faisaient jaillir des étincelles sur le pavé. A ces côtés, un groom lilliputien l'appelait : " monsieur le comte..." Tandis qu'il faisait visite à une austère douairière, il pensait aux boudoirs dorés des pécheresses que déjà les petits journaux citaient pour leur luxe.

Son imagination, rendue présomptueuse par ses succès de province, lui livrait Paris par avance comme une ville conquise qu'il mettait au pillage. Comment il ferait pour vaincre, il y pensait à peine, tant il se fait à son intelligence, à son audace, à sa présence d'esprit. Mais, s'il se tenait assuré de la victoire, il lui fallait s'équiper pour la campagne, c'est-à-dire, il lui fallait réunir quelques billets de mille francs... Chose difficile !

Et qui donc aurait prêté de l'argent à Rouvenac, à Sarlat ? Les gens d'affaires, les bourgeois, qui savaient au juste combien de sous et de centimes il avait à prétendre ? — Ah ! que non pas ! — Les nobles ? — Ils livraient leurs domaines à son braconnage, ils lui faisaient place à la table, ils laissaient tomber des écus de leurs bourses dans celle du baron de Rouvenac ; — n'était-ce pas assez ? —

Et d'ailleurs, ces gentilshommes vivaient de leurs revenus dans leurs terres et n'avaient point d'argent comptant.

Comment faire ?

Cette question préalable renversait tous les châteaux en Espagne qu'échafaudait le chevalier ; et plus le temps marchait, plus son impatience croissait. A son premier cheveu blanc, la rage le prit.